

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

**ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER**

1706 - 1991

NOUVELLE SÉRIE

TOME 22 - 1991

ISSN 1146 - 7282

**BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE
MONTPELLIER**



MONTPELLIER
1991

Séance du 28 octobre 1991

RÉCEPTION DE MONSIEUR JACQUES BALP

DISCOURS DU RÉCIPIENDAIRE

ÉLOGE DE PIERRE SABATIER D'ESPEYRAN

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Mesdames et Messieurs les Académiciens,
Mesdames, Messieurs,

Il est des moments où la force d'une évidence efface l'usure des mots pour leur rendre, soudain, la plénitude de leur sens. En la prononçant ce soir, en vous la faisant entendre encore une fois, je restituerai toute sa signification à la célèbre phrase: "Il est des gens auxquels on ne succède pas."

Dans le cas présent, vous savez que ce n'est pas une simple formule, mais une réalité dont nous avons tous pleinement conscience.

Je n'étais déjà pas très sûr de mériter l'honneur de siéger au sein de votre académie, qui perpétue une tradition de science et de culture depuis le début du dix-huitième siècle. Mais, lorsque j'ai appris que vous m'aviez attribué le fauteuil numéro I de la section des Lettres qui, pendant trente-trois ans, fut si brillamment occupé par Pierre SABATIER d'ESPEYRAN, le doute a fait place à l'incrédulité pour deux raisons essentielles.

Tout d'abord, Pierre SABATIER d'ESPEYRAN nous a laissé une oeuvre considérable dans des domaines aussi divers que le roman, le théâtre, la traduction, le droit, la critique, l'essai et même la musique : des milliers de pages, marquées le plus souvent par un esprit, une sensibilité, un savoir et une perspicacité qui auraient amplement suffi à le situer comme l'un des membres les plus éminents de votre Compagnie, si, de surcroît, ces mérites intellectuels ne s'étaient accompagnés de qualités de coeur et de générosité qui en firent, et en font toujours, le mécène de cette Académie des Sciences et Lettres de Montpellier dont il assumait la présidence en 1960 et en 1969.

Toutes les séances demeurent et demeureront marquées par son souvenir, puisque c'est dans le salon rouge de son hôtel particulier de la rue Poitevine qu'elles se tiennent tous les Lundis, en fin d'après-midi. En donnant un toit à cette institution, il la mettait définitivement à l'abri d'un nomadisme qui n'était guère en rapport avec son caractère vénérable

Je pense, ce soir, aux chemins de la vie qui ont, parfois, des croisées étonnantes. Lorsque vous m'avez, Monsieur le Secrétaire Perpétuel, annoncé la nouvelle de mon élection, une image m'est apparue: une image déjà très ancienne, de celles qu'un événement, une émotion, peuvent ramener, soudain, du fond de la mémoire, avec leur cortège de sensations perdues...

J'étais dans un théâtre, presque désert: celui qu'on appelle aujourd'hui l'Opéra Comédie. Ébloui par les feux de la rampe, liquéfié par le trac, je tentais, de mon mieux, de jouer *Le Misanthrope*. Et, pendant que mes cris s'acharnaient à masquer mon absence de talent, mes yeux, s'habituant peu à peu à la pénombre de la salle, ne pouvaient se détacher d'un regard amusé qui, du premier balcon, fixait l'Alceste bafouillant qui massacrait Molière.

Ce regard, vous l'avez sans doute deviné, était celui de Pierre SABATIER. Pierre SABATIER qui présidait le jury du conservatoire d'art dramatique. Je concourais pour le premier prix; je n'ai eu qu'un deuxième accessit. Cette décision du président illustre parfaitement deux des qualités dont je parlais tout à l'heure: son jugement était sûr; mais il était généreux.

Encore en rubans verts et perruque bouclée, je serrai, pour la première et la dernière fois, la main de cet homme en compagnie duquel, plus de trente ans plus tard, j'allais remonter le cours du temps, pour retrouver le jeune homme au visage énergique dont le buste de marbre orne le salon de l'Académie.

Ce fut une quête menée, comme toujours, grâce aux souvenirs de l'entourage, et, surtout, au travers de ce qui me paraît le plus important: ce jeu de miroirs, ce tissu de réalités et d'illusions, ce va-et-vient de la vérité et du mensonge, en bref, cette succession de masques révélateurs que constitue une oeuvre littéraire.

Les SABATIER d'ESPEYRAN étaient une famille de drapiers dont la fortune s'était diversifiée dans la banque et l'agriculture. Au dix-neuvième siècle, elle se composait de trois frères: Frédéric, qui avait épousé une demoiselle Durand, parente du célèbre maire de Montpellier qui mourut sur l'échafaud pendant la Révolution; Félix, et François, mari de Caroline Hunger: la cantatrice amie de Beethoven, qui créa la Neuvième Symphonie.

On dit de François SABATIER qu'il aurait reçu Karl Marx au domaine de la Tour de Farges, près de Lunel. Réalité ou légende? Il est très difficile de se prononcer aujourd'hui. C'était, en tout cas, une famille qui, malgré sa position, était séduite par les idées socialistes.

Le séjour à la tour de Farges d'un autre créateur — et révolutionnaire — ne fait, lui, aucun doute. Il s'agit de Gustave Courbet qui laissa un tableau du domaine, actuellement légué au Musée Fabre. À l'invitation de François, il s'était installé au deuxième étage, dans ce qu'on appelle aujourd'hui encore l'atelier: une pièce ouverte à la lumière, où, beaucoup plus tard, vers 1945, Pierre SABATIER aimera retrouver le silence et l'isolement propices à l'écriture.

Frédéric, le frère aîné de François, donnera naissance à Guillaume qui aura lui-même quatre enfants: Frédéric, à qui la ville de Montpellier doit une collection absolument unique de bibliophilie; Robert, officier de spahis qui vécut au Maroc; Guillaume, agriculteur au domaine d'Espeyran près de Saint-Gilles; et, enfin, Pierre, né le 1er décembre 1892 à Paris. Il y connaîtra l'enfance choyée d'un dernier-né venu sur le tard, dans un cadre privilégié que tout le monde peut situer, puisqu'il s'agit, au Rond-Point des Champs-Élysées, de l'hôtel particulier agrandi par Marcel Dassault pour y loger *"Jours de France"*.

Élève brillant, puis étudiant en Sorbonne et à la faculté de droit; diplômé d'études supérieures de lettres à dix-huit ans, licencié en droit à vingt, c'est, comme beaucoup d'intellectuels, par la voie universitaire que Pierre SABATIER d'ESPEYRAN allait entrer en écriture. Il publie, en effet, en 1920 aux éditions Hachette, une thèse de doctorat ès lettres sur *"L'Esthétique des Goncourt"* qui sera couronnée par le prix Marcellin-Guérin de l'Académie Française. Cette thèse a été rééditée par Slatkine, à Genève, en 1970, puis en 1984.

C'est une oeuvre marquante, dont le style a le grand mérite de la clarté; plus de six cents pages d'une analyse aiguë qui, pour un ouvrage de ce type, se lisent avec une étonnante facilité. Je crois qu'on ne saurait étudier, aujourd'hui, le réalisme et le naturalisme littéraire sans faire référence à ce travail. L'auteur y met notamment en lumière l'influence qu'Edmond et Jules Goncourt, "ces initiateurs de l'impressionnisme" allaient exercer sur le roman, tout "en fixant leur siècle dans des oeuvres d'un intérêt psychologique intense."

Cette influence des Goncourt, dont Pierre SABATIER pense qu'elle est terminée au moment où il rédige sa thèse, il va, consciemment ou non, la prolonger dans son oeuvre romanesque.

Il n'y a pas, en effet, de génération spontanée de l'écrivain. L'auteur débutant, surtout quand il sort du moule universitaire, se rattache toujours à une tradition, à des maîtres, dût-il les renier par la suite. Le lien de Pierre SABATIER avec l'histoire littéraire sera double: les Goncourt et Stendhal.

Les Goncourt tout d'abord.

Que retient-il des deux frères? de cette collaboration permanente entre deux sensibilités exacerbées? Une phrase de *"L'Esthétique"* nous en livre la synthèse: "Ces quintessenciés" — comme il les appelle — "ces amoureux de l'art, de l'élégance et du luxe, n'ont pas craint de se salir les mains en remuant toutes les ordures."

Aucune définition ne saurait mieux convenir à son auteur, Pierre SABATIER, lorsque deux ans plus tard, il va commencer la publication de son oeuvre romanesque.

Quand il écrit cette phrase, il a près de 28 ans: "l'âge -dit-il- ou le tempérament se fixe d'une manière désormais presque immuable". Et, cette phrase, il l'a écrite, cela ne fait aucun doute, en pensant à *"Germinie Lacerteux"*. Ce roman va hanter son imaginaire pendant une grande partie de sa vie. Un quart de siècle plus tard, en 1945, il lui consacrera une étude publiée aux éditions Sfelt.

"Germinie Lacerteux" est l'une des clefs de l'oeuvre littéraire de Pierre SABATIER. L'histoire, vous la connaissez, c'est celle de la double vie d'une femme en proie au "démon de la chair", qui finira lamentablement, rongée par l'alcoolisme et la phtisie. C'est une histoire vraie: celle de Rosalie Malingre, au service des frères Goncourt pendant vingt ans. Ces derniers ne découvrirent la partie secrète de sa vie que quelques jours après sa mort. Rosalie, ou Rose — comme ils l'appelaient — avait des dettes chez les commerçants, elle volait ses employeurs pour entretenir des amants, alors qu'Edmond et Jules la croyaient l'honnêteté et le devoir personnifiés.

Le fantôme de Germinie Lacerteux va donc planer sur les romans de Pierre SABATIER. Mais au nom de ce naturalisme, de cette observation d'entomologiste, de ce culte du vrai prôné par les Goncourt, il va en situer les héroïnes et l'action dans le milieu qu'il connaît le mieux: la société mondaine de l'entre-deux-guerres. C'est dans ce cadre de vie facile, où une jeunesse dorée se jette à corps perdu dans l'oubli d'un cataclysme qui l'a bouleversée; c'est dans cet univers de luxe et de volupté, où tout paraît concourir au bonheur des jours, que nous allons assister à la déchéance des êtres. Des femmes, le plus souvent, et quelquefois des hommes, y exacerbent la violence de leurs passions, ou s'enfoncent délibérément dans le mépris d'eux-mêmes.

"La révoltée", *"La comédie du mariage"*, *"le chemin de Cythère"*, *"Judith"*, *"la puissance du baiser"*, *"Vices"*, sont des romans de la chute: une descente aux enfers que rien ne saurait empêcher.

Mais il y a toujours un déclic, un événement extérieur qui vient précipiter les choses et révéler aux héros leur véritable nature. Ce ressort romanesque, dans un milieu jusque là privilégié — qu'il soit paisible ou frivole — c'est la force du destin: la fatalité.

En ce sens, l'oeuvre de Pierre SABATIER est habitée par le tragique, dans toute l'acception classique du terme. Ses héroïnes sont des Phèdres, et quand elles n'attendent pas à leur vie, elles sacrifient leur âme.

"Le chemin de Cythère" en est un exemple. Ce titre, qui évoque la légèreté d'un Watteau, est celui d'une histoire douloureuse. Marie-Magdeleine de Guerlange,

jeune fille énergique, cultivée, d'une incontestable droiture d'esprit, est ruinée à la mort de son père. Du jour au lendemain, elle bascule de l'aisance dans la pauvreté. Ses qualités personnelles, son éducation lui auraient certainement permis de faire face à sa nouvelle situation, si, dans le même temps, séduite et abandonnée, elle n'avait été révélée à sa propre sensualité. Après une longue lutte, elle choisira enfin. À la misère, à l'élévation de l'âme dans la souffrance physique — pratiquée d'une manière exemplaire par sa vieille institutrice — elle préférera le métier de courtisane, ou de demi-mondaine comme on disait alors.

Le choix du prénom de cette héroïne: Marie-Magdeleine, est-il dû au hasard? Peut-être. Mais je serais tenté de croire qu'il ne l'est pas, qu'il est, au contraire, chargé de signification. On peut émettre l'hypothèse — avec peu de risques de se tromper — que cette Marie-Magdeleine serait le négatif de celle de l'évangile. *"Le chemin de Cythère"* représenterait, alors, le refus ou l'impossibilité du rachat.

Les derniers mots du roman sont ceux d'une lettre écrite par l'héroïne à son institutrice: "La mort seule est la véritable déchéance."

Cette phrase, lorsqu'il l'a écrite, Pierre SABATIER avait un peu plus de trente ans. Elle est très révélatrice de l'angoisse de la fin inéluctable qui le hantera toute sa vie.

Une fin dans laquelle l'homme paraît se précipiter: "Nous tuons en nous, peu à peu — écrira-t-il — avec un acharnement déconcertant, nos désirs, nos aspirations, nous désagrégeons à chaque minute un peu de notre âme, une parcelle de notre beauté. Nous sommes, de notre origine à notre fin, une perpétuelle et incessante décomposition."

Cet écrivain qui pouvait apparaître dans la conversation, dans le comportement, comme un esprit badin, désinvolte, amusant, était aussi d'un insondable pessimisme.

Dans *"La Révoltée"* — son premier roman qui sera plus tard porté au cinéma — une femme de vieille noblesse de province, est abandonnée par son mari. Peu de temps après, elle perd son fils de cinq ans. Ce pourrait être le canevas d'un banal mélodrame, d'un quelconque roman populaire, si l'héroïne ne perdait aussi la foi. Cette circonstance donne au récit une dimension métaphysique.

Dieu est souvent doublement présent dans l'oeuvre de Pierre SABATIER. Présent par le truchement d'un prêtre qui apporte des réponses évangéliques, mais aussi grâce à l'interrogation permanente que le romancier fait monter vers lui à travers ses personnages.

Ces interrogations portent essentiellement sur l'existence et la justification du mal: le mal pur, absolu: celui du fatum antique.

Par l'intermédiaire des protagonistes du récit, l'auteur va dialoguer, argumenter, opposant avec scrupule ce que les textes sacrés peuvent apporter comme réponse à cette question fondamentale. Mais jamais on ne le sentira pleinement convaincu.

La question le poursuivra encore comme un leitmotiv au déclin de sa vie: "Pourquoi le mal?... oui pourquoi le mal?" répètera-t-il souvent à sa secrétaire, alors que, lui aussi, aura été touché par une sauvage et incroyable fatalité, comme si certains aspects, parfois violents, de ses écrits avaient soudain convergé vers sa vie; comme si cette forme d'inspiration romanesque n'était que la sensibilité prémonitoire d'une tragédie personnelle.

Mais on ne peut véritablement comprendre l'oeuvre et son auteur que si l'on fait référence, après *"L'Esthétique des Goncourt"* à un autre essai de jeunesse qui précède tous les ouvrages imaginaires.

La seconde publication de Pierre SABATIER -toujours chez Hachette- sera une *"Esquisse de la Morale chez Stendhal, d'après sa vie et ses oeuvres"*. Stendhal déjà abondamment cité dans *"L'Esthétique des Goncourt"*.

Avant de publier ce texte, il avait écrit cette phrase révélatrice: "On ne s'intéresse qu'à sa propre image retrouvée chez les autres." Or, à quoi va-t-il s'intéresser chez Stendhal, chez Henri Beyle ? Essentiellement à ce que l'on a appelé le Beylisme: c'est-à-dire ce système composé d'un petit nombre d'idées directrices érigées en principe. Henri Beyle s'y oppose à la morale traditionnelle, ce qui n'est pas toujours pour déplaire à Pierre SABATIER. Pourtant, ce dernier, tiraillé en permanence — comme l'était Stendhal lui-même — entre la tradition, la position sociale et la révolte, divisera le Beylisme en aspects négatifs et positifs. Il ne se prononcera pas pourtant sur l'athéisme qu'il se contentera de citer en mettant en exergue la célèbre phrase de Stendhal: "La seule excuse de Dieu, c'est qu'il n'existe pas." Tout au plus, peut-on supposer qu'il a eu, à ce moment-là, une arrière-pensée pour cette présence du mal qui le taraudera durant toute son existence. Dans les aspects négatifs du Beylisme, il classera l'absence de conscience et de sens du devoir, et, dans les aspects positifs: le culte de l'énergie. L'homme doit déployer le plus d'énergie possible en vue de se dominer et de dominer le monde. Ce principe fécond de l'énergie, Pierre SABATIER l'a mis en pratique tout d'abord dans sa vie personnelle. Il déployait chaque jour une intense activité à la fois relationnelle et intellectuelle. De cette activité, la dimension de son oeuvre demeure aujourd'hui le signe le plus tangible.

Mais cette énergie ne s'applique pas seulement au romancier, elle se transmet aussi aux personnages. Les héroïnes de Sabatier, tout comme les héros de Stendhal, vont toujours jusqu'au bout d'elles-mêmes. C'est une énergie toute stendhalienne que "Judith", la petite fille juive du port d'Amsterdam, mettra à devenir l'une des femmes les plus riches et les plus en vue du Paris de l'entre-deux -

guerres. Et l'on pourrait reconnaître à ce roman, et à plusieurs autres, les caractères que son auteur retient du Beylisme: "une oeuvre pleine de vengeances, mêlée d'ingratitude et servie par l'hypocrisie."

"C'est si facile d'assurer son propre bonheur, il suffit de le vouloir avec persistance." Cette phrase de *"La Révoltée"* est directement inspirée de Stendhal.

Pourtant, ce culte de l'énergie est, d'une manière générale, inégalement réparti chez les personnages de Pierre SABATIER. Si les femmes sont fortes, les hommes, à quelques exceptions près, sont le plus souvent sans caractère. C'est cette faiblesse masculine face aux tentations du monde, qui blesse définitivement la femme et fait basculer sa vie. Elle va s'enfoncer dans la déchéance, non comme sur une pente naturelle qui serait celle de la faiblesse, mais avec la volonté sans faille d'un acte délibéré.

Ces dénouements sans espoir enlèvent au roman tout caractère populaire. C'est une littérature à l'image de la vie, où les bons ne sont pas nécessairement récompensés, et les méchants punis: une littérature sans justice immanente. Et si, parfois, l'épilogue prend la teinte conventionnelle de ceux qui sont implicitement désirés par le lecteur, et où tout paraît rentrer dans un ordre logique, optimiste et apaisant, l'auteur, par un mot, par une phrase qui sont comme un dernier clin d'oeil malicieux, nous fait comprendre au tout dernier moment que ce triomphe des bons sentiments n'est qu'une simple trêve, que rien ne pourra empêcher le retour du mal.

Il y aura, pourtant, une plage lumineuse dans cette littérature sans illusion. Ce sera, en 1929, une incursion dans l'histoire religieuse, avec la publication, entre *"La puissance du baiser"* et *"Vices"*, d'une *"Vie de Sainte Roseline, Moniale chartreuse"* décédée six cents ans plus tôt en 1329. Cet ouvrage, qui souligne l'éclectisme de son auteur, a une origine familiale.

Huit ans avant sa publication, Pierre Sabatier avait épousé Marguerite de Villeneuve Flayosc, très lointaine petite-nièce de la Sainte.

Les Villeneuve, illustre famille espagnole, étaient venus se fixer en Provence au milieu du XII^{ème} siècle dans le village des Arcs-sur-Argens, près de Draguignan. C'est là, dans le château dont il ne reste plus qu'une tour carrée, que Roseline devait voir le jour en 1263. Le lieu est aujourd'hui encore étonnant de beauté. Il a conservé un caractère médiéval, et il est émouvant d'y retrouver ces sensations esthétiques, cette qualité de regard que l'auteur a su fixer dans les descriptions des premières pages du livre. Quelques kilomètres plus bas, "dans un petit parc planté de platanes et coupé de fontaines", le monastère de Celle-Roubaud est une sorte d'oasis. Il ouvre ses portes deux fois par semaine, l'après-midi, pour permettre aux touristes ou aux pèlerins de voir le corps de la Sainte dans une châsse de verre.

Dans cet ouvrage, qui est une étude historique précise de la vie de Sainte Roseline et de l'ordre des Chartreux, passe aussi le souffle de l'imaginaire: celui qui sait insuffler la vie à la connaissance du passé. L'écriture est à la fois poétique et spiritualiste. Elle nous permet de découvrir une autre face du talent de son auteur. Mais, surtout, il n'est pas interdit de penser que grâce à ce travail, et au pouvoir de sympathie qui anime l'écrivain quand il cerne un personnage, Pierre SABATIER n'ait obtenu en partie, et pour un temps, un élément de réponse à sa grande question sur le mal. Une phrase de l'ouvrage peut le laisser supposer. La voici: "Nous nous trouvons au seuil du mystère insondable de la miséricorde divine tolérant le péché et voulant son rachat, et de la méchanceté humaine servant de base au pardon supérieur."

Le mal ne serait donc là que pour justifier le bien.

Sainte Roseline restera, cependant, comme une parenthèse dans son oeuvre. Ce sera sa seule approche de l'histoire de la spiritualité.

Par contre, toute son existence d'homme sera placée sous le signe du théâtre: au niveau de la pensée, de l'écriture, mais aussi de la vie, et de ce moment, à la fois immuable et toujours différent, attendu chaque soir quand sont frappés les trois coups. Six ans avant d'en aborder l'écriture, il y réfléchit déjà: "Si — écrit-il — le roman est un merveilleux instrument d'analyse, d'observation et d'expérimentation, la scène réclame une déformation et un grossissement. Le théâtre n'est pas ouvert à une élite seule, mais à tout ce public qui s'étend depuis la bourgeoisie des parvenus jusqu'au peuple des faubourgs".

C'est, à n'en pas douter, cet aspect populaire qui séduit Pierre SABATIER. Il sera donc celui qui dévoile, faisant tomber les masques des conventions sociales; il éclairera le spectateur, le conduira à la réflexion par le sourire ou par la tension émotionnelle d'une situation tragique, n'hésitant pas à monter sur la scène pour remplacer un acteur souffrant. Et, sans doute, cèdera-t-il aussi à ce vertige de l'auteur, à ce sentiment démiurgique, de voir son verbe se faire chair lorsque s'allument les feux de la rampe.

Sur une première période de douze ans, entre 1927 et 1939, alors que dans le même temps il publie six romans, il n'écrira pas moins de treize pièces de théâtre — certaines, il est vrai, en un acte —.

Pourtant, signe de la multiplicité de ses dons, ce n'est pas l'écrivain qui, le premier, abordera la scène, mais le compositeur. Sur un livret d'Adhémar de Montgon, il composera la musique d'une opérette: "*Le galant couturier*" qui fut créée au Perchoir en 1924.

Au théâtre, bien sûr, on retrouvera les thèmes d'un romancier sans grande illusion sur la nature humaine. Parfois, même, cette violence de créateur étonnante chez un homme pétri d'urbanité. L'exemple le plus frappant est *"Le souper de Venise"*. Créée en 1938 au théâtre Antoine, reprise plus tard à la radio par Madeleine Attal et la Compagnie des Douze, la pièce commence par un charmant badinage, un jeu de l'amour et du hasard, et se termine par un impitoyable assassinat.

D'une manière générale, le dénouement de ses pièces, tout comme ceux de ses romans, n'est jamais marqué par l'optimisme d'un nouveau départ, d'une ouverture sur l'avenir, mais par la fin d'un rêve. Il ne nous laisse qu'une impression d'amertume tempérée par une certaine ironie.

Pierre SABATIER, cet être cultivé, brillant, jovial, a toujours été hanté par la fugacité de la vie. Il luttera en permanence contre ce sentiment. Il luttera de plusieurs manières. Tout d'abord, en s'attachant passionnément au monde des arts qui prolonge au-delà d'elle-même la quintessence de l'humanité; en ayant, ensuite, la ferme volonté de laisser une trace, une oeuvre; enfin, en offrant une plus large audience à la création des autres. C'est ainsi qu'après la guerre, il va, au théâtre du moins, abandonner l'inspiration personnelle pour se consacrer à l'adaptation et à la traduction. En tout, une vingtaine de pièces.

Il avait beaucoup voyagé. Il parlait plusieurs langues et, dès sa plus tendre enfance, sa gouvernante allemande, Anna, lui avait donné une seconde langue maternelle. Cette éducation nous vaudra notamment un *"Faust"* et un *"Egmont"* d'après Goethe. Il traduira aussi Shakespeare, adaptant *"Le Marchand de Venise"* avec Thierry Maulnier de l'Académie française, pour Claude Dauphin qui incarnera un extraordinaire Shylock. Mais son grand mérite sera de remettre Goldoni à la mode en France. Il adaptera cinq de ses comédies. La dernière, *"Arlequin serviteur de deux maîtres"* fut créée au théâtre Montansier, le 29 février 1980, dans une mise en scène de Marcelle Tassencourt. La critique fut élogieuse. Pierre Marcabru, dans le Figaro du 19 mars 1980, parle notamment de "l'adaptation vive et coulante de Pierre Sabatier".

Pierre SABATIER manquait rarement une représentation de ses pièces ou de ses traductions. Il était là, à chaque lever de rideau, surveillant le jeu des comédiens, guettant ce supplément d'émotion qui faisait dire à Montherlant: "Ce soir, les Dieux sont descendus."

C'est d'ailleurs, au retour de l'une de ces soirées, le 7 mars 1981, qu'il fut pris d'une attaque d'hémiplégie. Il supportera courageusement ce mal pendant huit ans, jusqu'au 29 août 1989, où il meurt, à Lausanne, à l'âge de 97 ans.

En face de l'immensité de cette oeuvre couronnée par l'Académie française, en face de cette prodigieuse vitalité, il est impossible d'être exhaustif.

Il faudrait parler aussi de Pierre SABATIER juriste. Sa thèse sur la déchéance de la puissance paternelle et la privation du droit de garde, avait été jugée très avancée lors de sa parution en 1922. Il y a une dizaine d'années, elle fut traduite en U.R.S.S. Il le confirmait dans une lettre du 19 mai 1983 à notre confrère Roger Becriaux: "Bien entendu — précisait-il — je n'ai pas touché un centime sur ces exemplaires..."

Il faudrait parler de Pierre SABATIER directeur des programmes à la R.T.F; de l'auteur et du dialoguiste de films; du critique d'art; du critique dramatique: quinze ans au *"Monde Illustré"*, cinq ans à *"L'Opinion"*. Ce travail lui a d'ailleurs permis de subsister à une époque où son père lui avait coupé les vivres.

Au début des années cinquante, il assure pour la R.T.F, le commentaire en direct du Festival de Bayreuth. Il y fréquentera Karajan et Régine Crespin. Sa nièce, Madame Irène Roussel, se souvient de cette vie trépidante dont elle assumait les détails pratiques. Le soir, après l'opéra, il y avait souvent un dîner chez Wolfgang et Willand Wagner, puis Pierre SABATIER s'enfermait pour écrire l'article qu'il destinait aux journaux. Il n'était pas rare que, vers trois heures du matin, il réveillât sa femme et sa nièce pour leur lire une prose dont l'encre n'était pas encore sèche.

Ce dilettante était un gros travailleur qui pouvait être épuisant pour les autres. Cet homme, comblé par la fortune, n'avait de respect que pour l'effort personnel. Dans *"Vices"*, l'un de ses personnages dira notamment: "l'argent que l'on obtient par son travail me paraît avoir une tout autre valeur que celui qui nous vient de famille."

Rien ne le choquait autant que la bourgeoisie à laquelle on pouvait croire qu'il appartenait, et il ne mettait rien au-dessus de l'intelligence et de la volonté. Pour lui comme pour les Goncourt auxquels il applique cette définition, "Il n'est pas de véritable aristocratie sans intelligence, et ce que l'on est convenu d'appeler de ce nom n'est souvent qu'une certaine bourgeoisie grossièrement parée des élégances du passé."

Le caractère de Pierre SABATIER était fait de contrastes parfois déconcertants: catholique pratiquant, il était habité par le doute; amateur d'idées avancées, il était à cheval sur les principes; d'une sensibilité raffinée, il sondait tous les bas-fonds de l'âme humaine; dilettante apparent, il s'acharnait à la tâche. Tout l'intérêt de l'homme et de l'oeuvre se situe là. Ces tendances opposées nourrissent la création, s'incarnent dans des personnages comme cet écrivain d'origine roumaine qui, dans *"la Révoltée"*, fait ce portrait de lui-même: "Je suis un bourgeois me grisant d'indépendance et d'anarchie, les pieds sur les chenets dans un confortable intérieur que j'aurais bien de la peine à quitter"; "Vous savez vous définir vous-même — constate alors l'héroïne du roman — c'est un talent rare, ou une chance que je ne possède pas."

C'est, en effet, dans la complexité de leur nature maîtrisée par le travail que s'exalte la richesse des êtres. Une personnalité peut se construire sur ses propres contradictions quand elle n'en est plus prisonnière. Cette dualité, librement acceptée et canalisée par l'écriture, devient alors une merveilleuse liberté créatrice. Ce qui peut apparaître au profane comme un jeu de l'esprit déroutant n'est que l'expression passionnée de ce double que tout homme porte en lui.

L'oeuvre de Pierre SABATIER commencée sous le signe des Goncourt et de Stendhal va s'achever, soixante-quatre ans plus tard, sous un unique signe stendhalien, avec la parution des *"Impressions d'Italie"* illustrées par Brayer. L'Italie, terre d'élection pour l'écrivain et les personnages de ses romans. Quand ses héros sont déchirés, quand se noue la crise romanesque, l'Italie représentera toujours pour eux le refuge: le lieu idéal où ils iront chercher l'apaisement, la distance nécessaire à la réflexion avant d'être repris par les tourments du destin. Une ville, pourtant, y joue un rôle à part: Venise; cité ambiguë et tragique "où — écrira-t-il — la mort agissait en sourdine avec la complicité de l'eau et de la nuit, sans troubler les fêtes ininterrompues." Venise, belle, étouffante et perverse, somptueuse et corrompue. Dans *"Vices"*, tout comme chez Thomas Mann, elle participe à la décomposition des êtres. Elle pourrait être la ville symbole d'une oeuvre où s'affrontent en permanence le sentiment de la beauté et celui de la déchéance.

Voilà, sans doute trop brièvement rapporté, le parcours d'écrivain de Pierre SABATIER. Si j'ai su vous inciter à en découvrir ou redécouvrir certains aspects, peut-être pourrai-je alors m'asseoir à l'extrême bord de ce fauteuil, sans jamais combler le vide laissé par celui qui l'occupa pendant trente-trois ans.

Jacques BALP

*

* *

RÉPONSE DE MONSIEUR ROGER BECRIAUX

Monsieur,

On ne peut, malgré votre allure avenante, votre aimable douceur et la finesse d'une culture, dont vous venez de faire une brillante démonstration, vous aborder qu'avec une crainte révérencieuse.

Vous êtes, sans aucun doute, de nous tous, le plus connu. Du Rhône aux Pyrénées, et même au-delà, votre regard, par d'indiscrètes lucarnes, croise, au coeur de milliers de foyers, celui des téléspectateurs, et votre parole, en servant l'information, alimente les conversations des cercles intellectuels les plus fermés et des cafés du Commerce les plus ouverts. Vous avez le mérite de ne pas tomber dans le piège séduisant de la vanité. À cette aune, on reconnaît le grave du bon sens et l'aigu de l'intelligence.

Sans caméras, donc sans images, autres que celles que vous avez su faire jaillir en nous en vous écoutant, en direct et en chair et en os, vous avez dressé de Pierre SABATIER un portrait si coloré et vivant que son visage, couronné d'un large front, a traversé cette salle.

Votre admiration n'est pas feinte.

À maintes reprises, en confidence, vous m'avez dit combien vous redoutiez de ne pas pleinement maîtriser une oeuvre considérable et diverse, oeuvre féconde et si attachante qu'elle put prolonger, chez son auteur, même aux dernières et éprouvantes années de sa vie, une inaltérable jeunesse.

Honnête homme du XVII^e siècle, Pierre SABATIER ne s'est nullement égaré dans le nôtre. Il ne s'est jamais trompé d'époque. Il a aimé notre temps qui fut le sien. Il lui trouvait des attraits, mais, aristocrate sans suffisance et esthète sans affectation, il gardait ses distances, sans s'aliéner le goût de vivre. Il s'en fallut de peu qu'il ne devienne, par son talent et sa longévité, "le Fontenelle du Languedoc".

Sa vivacité, sa curiosité sans cesse en éveil portée sur les hommes et les événements, est, typiquement, celle du journaliste qu'il fut aussi, brillant et cultivé, à l'image de bon nombre parmi nos illustres prédécesseurs, car le journalisme, à tort ou à raison, a toujours attiré les hommes.

N'oublions pas que Louis XIII rédigea, sans les signer, plusieurs articles dans *"La Gazette"* de Théophraste Renaudot, créateur de la presse moderne. Sa Majesté fut le premier correspondant de guerre, puisqu'il fit le récit, certes à la gloire de ses armées — on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même — des campagnes de 1631 à 1642 en Artois, en Alsace, en Roussillon.

Le cardinal de Richelieu y tint, lui aussi, de façon anonyme, une chronique diplomatique.

Parmi d'autres précurseurs, on peut rencontrer Froissart, pour ses chroniques de la guerre de Cent ans; Racine, historiographe du roi, jugé par Boileau plus ouvert à l'objectivité que son prédécesseur Pélisson, ce dernier n'écrivant, assurait l'auteur des *"Satires"* et du *"Lutrin"*, qu'un *"perpétuel panégyrique"*, louant *"le roi sur un buisson, sur un arbre, sur un rien"*.

Allons-nous en conclure que le reportage est un genre littéraire?

Dans *"Le Gaulois"* du 10 mars 1924, Marcel Pays se posait la question. Qu'est-ce que le reportage, notait-il, sinon la vie saisie au vol en ses multiples manifestations et aspects divers? On peut rapprocher cette réflexion du roman, dont Stendhal, cher à Pierre Sabatier, a dit qu'il est un miroir promené au bord d'une route.

Le journalisme fut, et sans doute reste, nous le verrons dans un instant avec vous-même, une école d'écrivains. Octave Mirbeau et Émile Zola débutèrent au *"Gaulois"*. Citons encore Lucien Descaves, Roland Dorgelès, Henri Béraud, Pierre Mille, Gaston Leroux, Henri Duvernois. N'a-t-on pas dit que le journalisme mène à tout? L'un de nos aînés décédé en 1924, Horace Valbal, qui avait animé *"Le Chat Noir"*, finit en prison, comme directeur de Fresnes.

Au sein de cette génération, Albert Londres, qui rêvait d'être poète et portait une curieuse admiration à François Coppée, fut le détonateur de l'écriture journalistique moderne. Ses reportages, dont plusieurs ont été récemment réédités, n'ont pas vieilli : *"Le Juif errant"*, *"Terre d'ébène"*, *"Si je t'oublie, Constantinople"*, étonnent par leur vérité et la qualité du décrit et du portrait. *"Moune avait 21 ans et déjà les joues creuses, écrit-il dans "Le chemin de Buenos-Ayres", elle était jolie avec distinction. Ses mains étaient de celles qui n'ont jamais travaillé et ses yeux, quoiqu'ils fussent grands, de ceux qui n'avaient pas encore vu beaucoup de choses, beaucoup de choses de bon"*.

Nous sommes aux limites du roman, mais les personnages sont ceux que nous côtoyons et que nous pouvons toucher.

Les reportages de Pierre Mac Orlan, comme *"Les pirates de l'avenue du Rhum"*, sont de la même famille. *"Marché d'esclaves"*, de Joseph Kessel, porte en germe *"Fortune carrée"*, dont le héros ressemble comme un frère à Henri de Monfreid qui repose au cimetière de La Franqui.

Ces ancêtres sont presque de notre âge. J'ai eu la chance de croiser sur le chemin d'un reportage, Florise Albert-Londres, fille du grand reporter.

Faut-il s'en tenir au grand reportage?

Pour notre confrère, rédacteur en chef du *"Monde"*, trop tôt disparu, Pierre Viansson-Ponté, qui débuta dans la profession à Montpellier et mourut en pleine activité, il n'y a pas de différence entre les diverses formes du journalisme, un métier *"pas tout fait comme les autres"*. *"Il engage tout l'homme qui livre, avec chaque article, une part de lui-même... On vit sur le fil du rasoir, entre l'imprudence, dont les conséquences peuvent être lourdes, et l'excès de prudence également condamnable, entre le cynisme... et la naïveté"* (1).

L'information passe au filtre de ce que nous entendons, de ce que nous voyons, de ce qu'on veut nous faire entendre ou voir. Autour de nous, chacun a son métier, sa passion, son lorgnon, sa vérité. Comment discerner sous la paille des mots, le grain des choses?

Gardons à l'esprit qu'il n'y a pas d'information sans rides, sans reflets, sans jeux d'ombres et de lumières, comme sur un miroir d'eaux.

Il n'y a pas d'autre différence que d'échelle à recueillir des témoignages pour un événement local que pour un reportage au Liban. Dans l'un et l'autre cas, selon Jean-Paul Sartre, *"la capacité de saisir intuitivement et instantanément les significations, l'habileté à regrouper celles-ci pour offrir au lecteur des ensembles synthétiques immédiatement déchiffrables, sont les qualités les plus nécessaires au reporter"*.

Édourd Hervé, un journaliste dont le nom s'est dissimulé dans l'ombre de l'oubli, qui fut pourtant reçu à l'Académie française, disait à Henri Duvernois: *"un vol dans un grand magasin, un banal procès en coups et blessures, peuvent donner un article émouvant ou amusant, alors que l'affaire dont tout le monde parle ne vaudra qu'un résumé de dix lignes"*.

C'était il y a cent ans. Les choses ont changé. Le vol dans les magasins s'est banalisé. Mais l'esprit de la réflexion d'Hervé reste immuable, y compris pour les nouveaux moyens de diffusion, comme la radio ou la télévision que nous recevons avec vous.

Sur le plan de l'information, je pense qu'il y a complémentarité avec la presse écrite. La radio a l'instantanéité; la télévision, l'image; l'écrit, la réflexion.

Je crois qu'on peut accorder à chacun d'eux cet extrait d'un article quasi prémonitoire de Léo Larguier dans *"Le Petit Provençal"* du 5 avril 1924: *"les journaux, Monsieur? Je vous dis que je les aime tous et je crois que c'est ce que les hommes ont trouvé de mieux. C'est la lanterne magique à domicile"*.

(1) *"Le Monde"* du 1er et 2 août 1976.

Comment avez-vous été conduit à allumer cette lanterne? Vous êtes né le 15 janvier 1939 à Béziers où votre père, artisan menuisier, avait un important chantier. Vous ne gardez de cette vieille cité cathare aucun souvenir d'enfance, car vous la quittez presque en même temps que votre berceau pour gagner Clermont-l'Hérault, d'où sont originaires vos parents.

Vous y accomplissez vos études primaires et secondaires. Nanti de votre baccalauréat, vous abordez les rivages du Verdanson à hauteur de la faculté des Lettres. Vous y restez jusqu'à votre licence. Vous vous enrichissez de l'enseignement de notre confrère Marcel Barral, dont la finesse et la sensibilité d'analyse ouvrent vos yeux sur des horizons nouveaux de la littérature. En même temps que la connaissance, il vous a enseigné le chemin de la vie qui vous guide encore aujourd'hui.

Votre regard s'éloigne parfois des pensées de Pascal ou de la mâle gaité de Molière pour s'arrêter sur le visage d'une étudiante en philosophie, Bernadette Rinaldi, dont les parents étaient agriculteurs à Jonquières. Décidément, Clermont l'Hérault et sa région vivent dans votre cœur.

Deux fils naîtront de votre mariage: Pierre-Louis et Jean-François.

Tandis que votre épouse reste fidèle à la philosophie qu'elle enseigne aujourd'hui au lycée de la Merci, vous allez abandonner Pascal, mais conserver Molière.

Après être passé par le conservatoire, vous tâtez du théâtre avec Madeleine ATTAL, la "Compagnie des Douze", sans guère vous hisser au-delà des utilités.

Vous y trouvez cependant la planche qui vous fait glisser vers l'aboutissement de votre désir: faire de la radio. Entrer dans le "poste", comme on disait, plutôt que rester devant.

Vous fûtes d'abord un auditeur attentif.

Une voix notamment vous retint par ses intonations, sa phrase, au sens du XVII^{ème} siècle, la chaleur dont elle irradiait quand elle décrivait les bois et les campagnes. Elle vous donna dans le même écrin le goût de la radio et de la nature secrète qu'on retrouvera dans vos livres. Cette voix était celle de notre confrère Arnaud de PESQUIDOUX. Elle vous poussa impérieusement à ne plus voir vivre gens et paysages par l'oreille, sur l'écran de votre imagination, mais à connaître l'envers du décor.

En jouant les comédies de la "Compagnie des Douze", vous faites, rôle aussi indispensable qu'utile, le bruitage. En actionnant une manivelle qui entraîne des pales frottant sur une toile, vous faites souffler la brise marine ou le mistral furieux; en fermant brutalement un gros livre, vous tirez un coup de feu.

Soyons net, vous réussissez mieux dans le journalisme radiophonique et, tout naturellement, vous passez de la radio à la télévision régionale qui apparaît à Montpellier le 5 mai 1965.

Vous voilà au pied du mur, sans échelle. Personne ne sait se servir du nouvel instrument! Alors, on commence par le plus simple: la région profonde, les traditions, que traduit très bien le premier indicatif, "Lous esclops". L'information véritable et complète vient un peu plus tard. Vous devenez, en 1969, rédacteur en chef adjoint. Vous ne quitterez plus ce poste malgré les offres d'avancement qui vous sont proposées.

Entre Béziers, Clermont-l'Hérault et Montpellier, un triangle magique vous enferme dans une félicité que Merlin lui-même ne dut pas connaître dans sa forêt de Brocéliande.

Votre présence parmi nous confirme le rayonnement de ces aspects nouveaux de diffusion et convient à l'esprit d'une lignée qu'illustra hier Pierre SABATIER et qu'illustre pour notre bonheur d'aujourd'hui Arnaud de PESQUIDOUX dont les chroniques champêtres du *"Monde"* ou de *"La vie des Bêtes"*, sans oublier ses livres, bestiaire de la terre, du ciel et des eaux, suites d'épopées rustiques, ouvrant des fenêtres sur un monde, proche de nous, inconnu et étrange, celui des âmes présentes et des âmes muettes, *"merveilleux champ d'observations et de réflexions"*, comme le note fort justement notre confrère.

Sans verser dans le cliché, ni dans le convenu, vous êtes, par le profond de vous-même, attiré par cette nature. Vos livres l'attestent. Vous savez peindre un paysage, "fond du tableau de la vie humaine", selon l'expression de Bernardin de Saint-Pierre, capter un caractère, traduire une atmosphère, en phrases courtes, précises, évocatrices.

La parole ne vous a pas privé de la plume. Mais l'image vous poursuit. Tous vos livres vont naître d'un lieu, d'une rencontre, d'un choc avec un paysage.

Un de vos contes, *"Le Pêcheur de Soleil"* est issu d'une génération spontanée au bout de la petite route qui, partant de Villeneuve-les-Maguelone, traverse une frange des étangs de l'Arnel pour buter contre le canal, face à la porte solitaire, ouverte vers l'infini, du domaine de la cathédrale des sables. La réalité rejoint la fiction. Vous campez un pêcheur et passeur purement imaginaire, jusqu'au jour où flânant le long du chemin de halage, vous lisez stupéfait, sur une cabane: "passeur".

Vous aimez la solitude et le silence qui enveloppent vos personnages, bien taillés, vivant une suite de jours simples, pas forcément paisibles. Dans *"Le Sonneur du Vendredi-Saint"*, nouvelle de vos *"Contes imaginaires du Languedoc"* (2), qui prennent assises au bord des étangs de Pérols et de Maguelone, ainsi qu'en Lozère, vous êtes imprégné d'une paix étrange.

(2) Illustrations de Daniel Rivière.

"Parfois, au détour du chemin, écrivez-vous, l'acier bleuté d'un ruisseau tranchait les arbres morts et les buissons épais.

Un brouillard léger suivait le chemin des eaux. Le temps sentait la neige, sûrement pour la nuit ou pour le lendemain. Elle devait déjà blanchir le mont Lozère, tisser le coton des maisons. Là-haut, les paysans avaient rangé les outils de la terre et ils s'étaient assis près de la fenêtre à regarder ce silence qui leur tombait du ciel."

Là, vivent des gens auxquels rien ne devrait arriver et qui sombrent parfois dans le tragique et l'irrationnel. Vous décrivez ces âmes humbles, ces drames silencieux qui se jouent dans le calme apparent des vies contadines. Point d'êtres d'exception, seulement des créatures dont l'existence se meut dans la banalité des heures.

Voyons le Rébroussié du *"Pêcheur de Soleil"*.

Il avait vécu longtemps, dites-vous, *"il avait plein d'images sous son béret luisant. Mais, comme les chevaux qui, à longueur d'années, vont chercher leur vie sur cette terre salée, ces images étaient toujours les mêmes: ondolement d'herbes folles, balancement de filets séchés au souffle du vent, avec au petit jour, près de l'étang de l'Or, de grands soleils tout rouges, venus du fond des eaux"*.

Gaston Baissette n'aurait pas renié ces ombres et ces rayons.

Vous êtes fasciné, puisque vous écrivez alors à la première personne, *"par l'effacement graduel de cette frontière trop fragile entre l'imaginaire et le réel...À moins qu'une trop longue solitude n'eût aiguisé ma perception du monde: celle de la face cachée, de l'envers de toutes choses"*.

Plus loin, vous dites croire *"au poids des maléfices, à ces forces inconnues qui s'attachent aux choses"*.

Vous vous rencontrez, ici, avec Édouard Estaunié, romancier de la vie secrète, recluse, mystérieuse, dont la famille paternelle, comme le soulignait Robert de Flers en le recevant à l'Académie française, est originaire de *"ce robuste Languedoc qui semble avoir été placé par un génie prudent entre la Gascogne et la Provence pour les empêcher de se raconter l'une à l'autre des histoires trop invraisemblables"*.

"La Mort volée à Dieu" (3), qui fut adaptée pour la télévision avec pour interprètes principaux Armand Meffre et Catherine Rouvel, vous apparut brusquement au détour d'un chemin du Lingas, en apercevant, découpées au penchant de la montagne, les maisons grises d'Aumessas. Un récit vous servit de fil conducteur.

(3) Illustrations de Christine Le Boeuf -Éditions Alain Barthélémy à Avignon.

Dans un vallon voisin, une habitante, la dernière d'un hameau abandonné, avait été trouvée morte, les cheveux pris dans des broussailles. Âpre décor, prédestiné pour un huis-clos à l'échelle d'un hameau: "*une poignée de maisons, décrivez-vous, ligotées au flanc d'un rocher où les terres sont rares et les cultures maigres*".

Hommes et femmes ont un naturel austère et rude. Leurs regards entrecroisés sont rugueux, mais ce n'est pas l'enfer. Le pessimisme n'est pas absolu. La communauté se reconnaît dans la solidarité, une valeur que nous avons oubliée.

Votre roman respire au rythme de la tragédie classique: unité de lieu (un habitat), de temps (un hiver dans la nuit du mystère) et d'action (un crime dissimulé).

La dépouille est enterrée, avec la complicité du silence et de l'isolement, sans prêtre. Une mort volée à Dieu.

"*La nuit tombait déjà, écrivez-vous, quand ils laissèrent, comme des voleurs, cette tombe sans croix*".

Le mystère sera éclairci, le travail retrouvera ses gestes quotidiens et les gens le goût de vivre dans les feux d'automne quand, comme vous le dites fort bien, "*les jardiniers brûlent la morte saison*".

Vous êtes un romancier du grand air. Le huis-clos n'est qu'un moyen pour faire éclater le drame, suivre son déroulement, aboutir à la solution. Vous êtes, là encore, en bonne compagnie. Le drame de la terre se rencontre chez les plus grands écrivains.

Dans "*Le Crime des Justes*", André Chamson décrit la tragédie d'une famille patriarcale des Cévennes qui se disloque en proie à la modernisation des campagnes. Le secret, chez Chamson, n'est pas celui du hameau, mais celui du clan, enfermé dans son domaine. Un film, "*Goupi mains rouges*", a popularisé ces drames en circuit fermé.

Tous, outre le cadre rustique, ont un point commun: il n'y a pas de juges d'instruction. Nous retrouvons ce magistrat dans un livre peu connu d'Henry Bordeaux, "*Le lac noir*", qui se situe à Apremont, en Savoie, près de Chambéry, au pied du Granier, massif sauvage et fier. Ce juge d'instruction évite de justesse une erreur judiciaire, dont il tire la leçon: "*le crime d'Apremont, avoue-t-il, en confondant la logique de mes raisonnements, me fit éviter cet écueil de tant de juges d'instruction: l'excès de confiance en soi, l'orgueil... Nous devons aborder l'analyse d'un fait délictueux avec l'esprit libre*".

La même mésaventure aurait pu arriver à notre confrère, qui fut mon parrain en notre Compagnie, Jacques Batigne, au début de sa grande carrière.

Il a réussi à sauver un innocent accusé de meurtre près de Metz. "*Le magistrat type*, nous a-t-il raconté dans une communication le 18 février 1985, *n'existe pas davantage que le coupable type*". Il donnait un conseil: "*pas trop d'imagination au départ...en cours de route aussi...L'imagination c'est pour les romanciers*."

Cette imagination — et cette rigueur aussi — vous les avez, sans doute aucun. Elles vous ont permis de supprimer, en tout bien tout honneur, le juge d'instruction.

Vous avez peint un Languedoc délicatement mythique et cependant proche des hommes, à peine fictif, profondément enraciné dans sa terre charnelle, dont Delteil aurait sûrement reconnu les pulsions spontanées. "*Suivez l'instinct, c'est le prince*, écrivait-il justement à Henry Miller. *Un serpent, une hirondelle, un cerf, en savent plus long sur la vie, et donc sur le langage, que le crâne d'Aristote, le meilleur écolier du monde*".

Vous n'allez pas vous arrêter en si bon chemin. C'est en tout cas notre souhait. Vous tricotez un nouvel ouvrage dans lequel vous retrouverez certainement l'atmosphère ambiguë, indécise, énigmatique des âmes errantes.

Nous l'attendons avec impatience.

L'espoir de vous lire renferme aussi l'espoir de vous entendre.

Quoi! Dans vos étranges lucarnes, vous vous adressez à tous les foyers, plus ou moins attentifs, et vous ne viendriez point porter la bonne parole à nos séances du lundi? Telle n'est pas votre intention: j'en suis sûr.

Il ne nous reste donc plus qu'à vous entendre demain comme nous venons de le faire aujourd'hui et, d'avance, en reprenant le ton qui, de vous à moi, nous est familier, je t'en félicite.

Roger BECRIAUX

*

* *